

Jeudi 17 novembre : **Stefan ZWEIG**.

➤ **L'auteur :**

Trois biographies font autorité : celle de Serge NIEMETZ, LA référence, celle de Donald PRATER et enfin, la moins « scientifique », celle de Dominique BONA.

Le 22 février 1942, Stefan Zweig rédige le message suivant :

"Avant de quitter la vie de ma propre volonté et avec ma lucidité, j'éprouve le besoin de remplir un dernier devoir : adresser de profonds remerciements au Brésil, ce merveilleux pays qui m'a procuré, ainsi qu'à mon travail, un repos si amical et si hospitalier. De jour en jour, j'ai appris à l'aimer davantage et nulle part ailleurs je n'aurais préféré édifier une nouvelle existence, maintenant que le monde de mon langage a disparu pour moi et que ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même.

Mais à soixante ans passés il faudrait avoir des forces particulières pour recommencer sa vie de fond en comble. Et les miennes sont épuisées par les longues années d'errance. Aussi, je pense qu'il vaut mieux mettre fin à temps, et la tête haute, à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté individuelle le bien suprême de ce monde.

Je salue tous mes amis. Puissent-ils voir encore l'aurore après la longue nuit ! Moi je suis trop impatient, je pars avant eux."

Stefan Zweig, Pétrópolis, 22-2-42

Le lendemain, Stefan Zweig n'était plus. Pour se soustraire à la vie, il avait ingéré des médicaments, suicide sans brutalité qui répondait parfaitement à sa nature. Sa femme l'avait suivi dans la mort.

Il mettait fin à une vie riche commencée en Europe, au siècle précédent.

Stefan ZWEIG est né le 28 novembre 1881 à Vienne, en Autriche. Fils d'un riche industriel israélite, il put mener ses études en toute liberté, n'écoulant que son goût qui l'inclinait à la fois vers la littérature, la philosophie et l'histoire. Il s'ennuie beaucoup au collège puis au lycée. Inscrit au Maximilian Gymnasium, il subit l'enseignement scolaire, extrêmement rigide et autoritaire, *comme un baigneur*. Il réussit malgré tout à obtenir son baccalauréat en 1900, avec une distinction en allemand, en physique et en histoire.

À l'exemple des parents, son frère Alfred et lui ne parlent pas l'hébreu, ne fréquentent pas la synagogue, ne cultivent pas leurs racines..., et Stefan n'aime pas s'entendre rappeler qu'il est juif

L'atmosphère cosmopolite de la Vienne impériale favorisa chez le jeune Zweig la curiosité du vaste monde, curiosité qui se transforma vite en boulimie, le poussant vers toutes les premières théâtrales, les cafés, les concerts et toutes les nouvelles parutions non encore saluées par la critique, toutes les nouvelles formes de culture.

Il s'inscrit à l'Université : il y fit ses études, et, à 23 ans, fut reçu docteur en philosophie. Il fit ses débuts avec de jolis poèmes où dominait l'influence de Hofmannsthal et de **Rilke**, dont il parle longuement dans son autobiographie, "**Le Monde d'Hier**". Parmi ceux-ci, notons "Cordes d'argent"(1900) et "Les Guirlandes Précoces"(1907). Il obtint également le prix de poésie Bauernfeld, une des plus hautes distinctions littéraires de son pays.

Zweig publiait alors une plaquette de vers, une traduction des meilleures poésies de **Verlaine**, et écrivait des nouvelles. Passionné de théâtre, il se mit bientôt à écrire des drames : "**Thersite**"(1907), "**La Maison au bord de la mer**" (1911).

Mais Stefan Zweig jugeait que "*la littérature n'est pas la vie*", qu'elle n'est qu'un moyen d'exaltation de la vie, "*un moyen d'en saisir le drame de façon plus claire et plus intelligible*" Son ambition était alors "*de donner à mon existence l'amplitude, la plénitude, la force et la connaissance, aussi de la lier à l'essentiel et à la profondeur des choses*".

En 1904, il alla à Paris, où il séjourna à plusieurs reprises et se lia d'amitié avec les écrivains de l'Abbaye, **Jules Romains** en particulier, avec qui, plus tard, il adaptera superbement le "**Volpone**", que des dizaines de milliers de Parisiens eurent la joie de voir jouer à l'Atelier, et dont le succès n'est pas encore épuisé aujourd'hui.

Infatigable voyageur, toujours en quête de nouvelles cultures, il rendit ensuite visite, en Belgique, à **Emile Verhaeren** (1855-1916), dont il deviendrait l'ami intime, le traducteur et le biographe. Il vécut à Rome, à Florence, où il rencontra Ellen Key(1849-1926),- la célèbre authoress suédoise - , en Provence, en Espagne, en Afrique. Zweig visita l'Angleterre, parcourut les Etats-Unis, le Canada, Cuba, le Mexique. Il passa un an aux Indes. Ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses travaux littéraires, sans efforts, pourrait-on penser, puisqu'il dit : "*Malgré la meilleure volonté, je ne me rappelle pas avoir travaillé durant cette période. Mais cela est contredit par les faits, car j'ai écrit plusieurs livres, des pièces de théâtre qui ont été jouées sur presque toutes les scènes d'Allemagne et aussi à l'étranger...*".

Les multiples voyages de Zweig devaient forcément développer en lui l'amour que dès son adolescence il ressentait pour les lettres étrangères, et surtout pour les lettres françaises. Cet amour, qui se transforma par la suite en un véritable culte, il le manifesta par des traductions remarquables de **Baudelaire**, **Verlaine**, **Rimbaud**, de son ami Verhaeren, dont il fit connaître en Europe centrale les vers puissants et les pièces de théâtre, de **Suarès**, de **Romain Rolland**, sur qui il fut l'un des premiers, sinon le premier, à attirer l'attention des pays de langue allemande et qui eut sur lui une influence morale considérable.

Séjour à Berlin : Pour un étudiant autrichien, il est courant de poursuivre à Berlin des études commencées à Vienne. Plusieurs amis de Zweig suivent le même chemin. Stefan Zweig s'affranchit du confort viennois et de la bourgeoisie raffinée qui ont bercé son enfance et son adolescence. Ce séjour à Berlin lui permet de découvrir un autre monde : il fait la connaissance des poètes maudits de Berlin, s'initie à la vie de Bohème et découvre un univers de violence, de danger, de débauche et de misère. C'est aussi à Berlin qu'il découvre les romans de Dostoïevski, ou l'œuvre de E Munch.

Séjour à Vienne pour passer sa thèse sur Hippolyte Taine. Au printemps 1904, il est reçu docteur en philosophie, le titre prestigieux dont rêvaient pour lui ses parents.

Il se rend à nouveau en France, à Paris et sur la Côte d'Azur, en Espagne et en Algérie. "Zweig voyage autant pour connaître et apprendre que pour se fuir lui-même dans le mirage des changements d'horizon.

A trente ans, Zweig connaît une première idylle « sérieuse » avec Fridericke von Wentermitz, déjà mariée et mère de deux filles. Durant les années qui suivent, les deux amants se voient fréquemment et coulent des jours paisibles.

L'assassinat, le 28 juin 1914, de François-Ferdinand va plonger l'Europe dans une folie meurtrière et dévastatrice. Emporté par une folie patriotique, S Zweig revient à Vienne et rédige des articles dans lesquels il prend parti pour l'esprit allemand avant de retrouver trace de ses idéaux pacifistes de fraternité et d'universalité - dont il avait parlé avec Jean Jaurès, à Paris.

Ardent pacifiste, il fut profondément marqué, ulcéré par cette guerre ; non seulement, sur le coup, elle lui inspira de violentes protestations ("*Jérémie*", 1916), et même plus tard, comme dans "*Ivresse de la Métamorphose*", qui ne fut écrit que bien après, vers 1930 (pour la première partie) et 1938 (pour la seconde, qui elle surtout incriminait la guerre), mais c'est cette guerre qui fut à l'origine de ce souci constant de n'être pas dupe des valeurs morales factices d'une société en décadence, qu'on retrouvera dans toutes ses nouvelles. Il explique d'ailleurs tout cela avec ferveur dans "*Le Monde d'Hier*".

Zweig fut toute sa vie un personnage socialement assez bizarre, souvent tenté par le nihilisme. Vers 1915, il se maria avec Friederike.

Il quitta Vienne en 1919 et vint s'installer à Salzbourg, d'où il écrivit beaucoup de ses nouvelles les plus célèbres, telles "*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* ", "*Amok*", "*La Confusion des Sentiments*", "*La Peur*"...

En moins de dix ans, Zweig, qui naguère n'avait considéré le travail "*que comme un simple rayon de la vie, comme quelque chose de secondaire*", publiait une dizaine de nouvelles - la nouvelle allemande a souvent l'importance d'un de nos romans - autant d'essais écrits en une langue puissante sur **Dostoïevski**, **Tolstoï**, **Nietzsche**, **Freud** - dont il était l'intime - **Stendhal**,... qui témoignent de la plus vaste des cultures. Puis suivit la série de ses écrits biographiques, où il acquit d'emblée une certaine autorité avec son "*Fouché*".

Mais hélas ! Hitler et ses nazis s'étaient emparés du pouvoir en Allemagne, et les violences contre les réfractaires s'y multipliaient.

Bientôt l'Autriche, déjà à demi nazifiée, serait envahie. Dès 1933, à Munich et dans d'autres villes, les livres du "juif" Zweig étaient brûlés en autodafé. Zweig voyait avec désespoir revenir les mêmes forces brutales et destructrices que lors de la 1ère Guerre Mondiale, sous la forme, pire encore, du nazisme.

En 1934, il partit en Angleterre, à Bath. Ce départ suscite d'ailleurs bien des polémiques chez les biographes de Stefan Zweig; certains soutiennent l'hypothèse très plausible qu'il partit en exil devant l'imminence de la guerre et la montée de l'antisémitisme, tandis que d'autres affirment

qu'il est simplement parti approfondir sa recherche sur Marie Stuart, dont il écrivait la biographie.

En 1938, il divorça de Friederike, avec qui il garda tout de même des liens d'amitié étroits. Il se remaria ensuite avec une jeune secrétaire anglaise, Charlotte Lotte Elizabeth Altmann, qui peu après tomba gravement malade. Mais depuis l'abandon de sa demeure salzbourgeoise son âme inquiète ne lui laissait plus de repos. Il parcourt de nouveau l'Amérique du Nord, se rend au Brésil, fait de courts séjours en France, en Autriche, où les nazis tourmentent sa mère qui se meurt... Et la guerre éclate. Déjà en 1940, lorsqu'il préparait une conférence sur sa Vienne tant aimée, il avoua à Alzir Hella - ami intime, qui plus tard traduisit nombre de ses oeuvres en français - "Vous serez battus". Zweig voit répandues sur l'Europe les ténèbres épaisses qu'il appréhendait tant. Il quitte définitivement l'Angleterre et gagne les Etats-Unis, où il pense se fixer. Las ! L'inquiétude morale qui le ronge a sapé en lui toute stabilité. Le 15 août 1941, il s'embarque pour le Brésil et s'établit à Pétropolis où il espère encore trouver la paix de l'esprit.

Avec l'entrée en guerre des USA, S Zweig a perdu espoir
Il n'en continue pas moins d'écrire : *"Le joueur d'échecs"* », bref roman publié à titre posthume.

En Février 1942, il se donne la mort, avec son épouse Lotte. Contrairement à ses dernières volontés, il a droit à des obsèques nationales organisées par le président Vargas.

Il laisse des nouvelles en grand nombre, des biographies admirables, de la poésie et du théâtre - sans oublier de nombreuses traductions.

Ses œuvres sont connues et traduites partout.

➤ **Ce que le groupe a lu :**

Impossible de lire et de rendre compte d'une œuvre aussi dense et variée.

Tous les livres de S Zweig sont parus en édition de poche.

Christiane Coffin, lors d'une séance du groupe Littérature, nous avait fait découvrir « Le Monde d'hier », indispensable témoignage.

- *Le monde d'hier*

Le monde d'hier, c'est la Vienne et l'Europe d'avant 1914, où Stefan Zweig a grandi et connu ses premiers succès d'écrivain, passionnément lu, écrit et voyagé, lié amitié avec Freud et Verhaeren, Rilke et Valéry... Un monde de stabilité où, malgré les tensions nationalistes, la liberté de l'esprit conservait toutes ses prérogatives. Livre nostalgique ? Assurément. Car l'écrivain exilé qui rédige ces «souvenirs d'un Européen» a vu aussi, et nous raconte, le formidable gâchis de 1914, l'écroulement des trônes, le bouleversement des idées, puis l'écrasement d'une civilisation sous l'irrésistible poussée de l'hitlérisme... Parsemé d'anecdotes, plein de charme et de couleurs, de drames aussi, ce tableau d'un demi-siècle de l'histoire de l'Europe résume le sens d'une vie, d'un engagement d'écrivain, d'un idéal.

C'est aussi un des livres-témoignages les plus bouleversants et les plus essentiels pour nous aider à comprendre le siècle passé.

Rédigé en 1941, alors que, émigré au Brésil, Stefan Zweig avait déjà décidé de mettre fin à ses jours, *Le Monde d'hier* est l'un des plus grands livres-témoignages de notre époque. Zweig y retrace l'évolution de l'Europe de 1895 à 1941, le destin d'une génération confrontée brutalement à l'Histoire et à toutes les "catastrophes imaginables". Chroniqueur de l'Âge d'or européen, Zweig évoque avec bonheur sa vie de bourgeois privilégié dans la Vienne d'avant 1914 et quelques grandes figures qui furent ses amis : Schnitzler, Rilke, Romain Rolland, Freud ou Valéry. Mais il donne aussi à voir la montée du nationalisme, le formidable bouleversement des idées qui suit la Première Guerre Mondiale, puis l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'horreur de l'antisémitisme d'État et, pour finir, le «suicide de l'Europe.» «J'ai été témoin de la plus effroyable défaite de la raison» écrit-il.

Analyste de l'échec d'une civilisation, Zweig s'accuse et accuse ses contemporains. Mais, avec le recul du temps, la lucidité de son testament intellectuel frappe le lecteur d'aujourd'hui, de même que l'actualité de sa dénonciation des nationalismes et de son plaidoyer pour l'Europe.

- *Amok*

Le narrateur rencontre sur un navire de croisière un homme étrange qui reste caché dans la nuit...Il va lui raconter ses déboires. Médecin, ses tendances masochistes se révèlent devant les femmes. Une première fois, il va détourner de l'argent pour l'une d'elles, ce qui l'obligera à s'exiler d'Allemagne vers la Malaisie coloniale. Une fois là-bas, une belle, fière et riche anglaise vient le trouver pour lui demander secours...Elle est enceinte...mais manifestement pas de son mari, qui rentre de voyage dans quelques jours. Avorter est plus qu'une nécessité, une question d'honneur, et même de vie ou de mort...

Lui est ébranlé, mais son esprit sado-masochiste se manifeste, pour réclamer un prix à payer pour ce service, en nature...

A partir de cette demande va s'engager un bras de fer impitoyable entre les protagonistes, entre cette "dame de fer" obsédée par la sauvegarde de son honneur et cet homme dont l'esprit est miné, tourmenté par des sentiments ambivalents d'amour et de haine...qui se croit lui-même, depuis sa rencontre avec cette femme obsédante, amok, ravagé par une folie furieuse et meurtrière propre aux autochtones...

Dans cette longue nouvelle, Zweig installe dès le départ une atmosphère oppressante...D'abord la mystérieuse et quasi inquiétante entrée en contact de ce médecin, sur le bateau, avec le narrateur principal...Puis lorsque le médecin entame son récit de son histoire en Malaisie, le malaise (sans jeu de mots) nous gagne. L'ambiance devient étouffante, moite, ça transpire le drame à venir....

- *Lettre d'une inconnue*

Cette nouvelle fut postérieurement incluse par l'auteur dans son recueil *Amok* (1927) qui regroupait au total cinq nouvelles autour du thème de ces passions qui consomment une vie; lequel, précédé d'un sonnet en donnant la tonalité, fut le deuxième volume des trois qui en 1931 vinrent composer un cycle de nouvelles intitulé "La chaîne".

Enchâssée dans un récit-cadre, cette lettre-confession qui retrace une vie dédiée à un homme en cinq étapes introduites par un leitmotiv funèbre sonnante comme un glas, s'apparente à une tragédie en cinq actes encadrée par les courts prologue et épilogue d'un narrateur extérieur.

C'est l'histoire de la passion amoureuse monomaniaque, insensée, d'une enfant de treize ans pour R., son voisin d'immeuble, un charmant et nonchalant romancier dont elle perçoit d'emblée la dualité, la face claire et la face sombre ignorée. L'histoire d'un amour absolu n'exigeant aucun retour, celle d'un être innocent confiné dans l'attente muette d'être un jour remarqué, sauvé par son Dieu.

Et l'écrivain remarquera la jeune fille mais ne lui offrira que quelques nuits d'amour vite oubliées, comme cette heure qu'il demandera bien plus tard à la femme, sans jamais la reconnaître. Quand son fils, né de leur première union et lui aussi inconnu, meurt de la grippe, lui qui, «*élevé*» jusqu'à son père aurait pu un jour obtenir le salut, elle se décide enfin à parler, à écrire à cet homme. Terrassée à son tour par la fièvre, elle lui révèle ainsi le don de sa vie dans un volumineux testament devant lui parvenir après sa mort, et dont l'en-tête, «*A toi, toi qui ne m'as jamais connue*», résonne comme un «*appel*». Un appel au souvenir de cette «*première nuit d'amour*» commémorée à chacun des anniversaires de R. par un envoi anonyme de roses que la lettre vient cette année remplacer.

- *La confusion des sentiments* (1927)

À l'occasion de son soixantième anniversaire, R. de D., professeur de philologie, reçoit de la part de ses élèves et collègues un livre d'hommage, relation a priori exhaustive de l'intégralité de ses œuvres, articles et discours. Il y manque pourtant la clé de voûte de son parcours intellectuel, l'événement de sa jeunesse qu'il garde secrètement enfoui au plus profond de lui-même : la rencontre décisive d'un homme, un professeur, qui a naguère suscité en lui enthousiasme et admiration. Il entreprend alors de rédiger des "notes intimes", dans lesquelles il retrace sa vie de jeune étudiant, de ses années de libertinage à son attachement exalté pour son maître, avec lequel il noue une relation faite de souffrances et de confusion. À l'époque, il ne s'aperçoit pas du glissement insensible que prirent leurs rencontres, jusqu'au jour où le vieux pédagogue lui livra un brûlant secret... Dans cette nouvelle, parue en 1927, Stefan Zweig (*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme, Le Joueur d'échecs...*) excelle à décrire la force destructrice de la passion, en butte aux contraintes de la morale. Avec la finesse de style qui le caractérise, l'auteur dit l'ambiguïté du désir et de l'amitié, la "confusion" des pulsions et des êtres, la complexité de la nature humaine. Sa capacité à révéler dans *La Confusion des sentiments* la réalité du tabou de l'homosexualité fut saluée notamment par Freud.

- *Le joueur d'échecs*

Czentowicz, champion d'échecs arrogant, esprit borné à outrance, inculte et étonnamment stupide, occupe le premier plan jusqu'à l'entrée en scène de Monsieur B. Dès lors que cet aristocrate autrichien s'intéresse à la partie livrée entre le champion et les passagers amateurs, la direction du texte bascule. Par un effet de symétrie, la narration se transforme en un face à face tendu entre un esprit brillant et rapide à l'intelligence abstraite et un cerveau au pragmatisme brutal, incapable de projection véritable. Mise en scène percutante de la résurrection de la folie, cette nouvelle

sainte pour la Restauration ? Marie-Antoinette rétablit la courbe d'un destin obscurci par la passion ou la honte posthumes. Zweig analyse la chimie d'une âme qui, sous le poids du malheur et de l'Histoire, se révèle à elle-même et se rachète, passant de l'ombre de la jouissance à la lumière de la souffrance. Par la main du grand écrivain autrichien, nous suivons une reine de la chambre de son «nonchalant mari», Louis XVI, jusqu'au lit de la guillotine.